

LE MONDE ILLUSTRÉ.

Montréal, 20 septembre 1884

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu.—Une beauté Viennoise.—Histoire vraie d'un mendiant.—Un conseil par semaine, par Dr B.—Notes et impressions.—Nos primes.—La Chambre No. 7 (suite), par Raoul de Navery.—Retour du marché.—Utilité des fruits.—De partout.—Récréations en famille : Anagramme, charade et rébus.—Primes du *Monde Illustré*.

GRAVURES : Beauté Viennoise.—Nos illustrations de la mode : Costume en voile et broderie ; Costume en soie ou lainage pour jeunes filles.—Au Tonkin : Le retour du marché.—Gravure du feuillet.

ENTRE-NOUS

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux.

Ce premier vers de *Philon et Beaucis*, du bon Lafontaine, est toujours vrai, et je sais de par le monde un millionnaire qui se trouve très ennuyé en ce moment, nonobstant ses sacs d'écus et ses nombreuses actions de chemin de fer.

Ce financier n'est autre que M. Morosini, associé de Jay Gould, le célèbre américain.

Morosini a maison de ville, un palais, maison de campagne, des équipages, des chevaux, des domestiques sans nombre, parmi lesquels on distinguait un cocher. Hélas ! la fille du millionnaire ne l'a que trop distingué aussi, et tout le malheur est venu de là.

C'est une idylle à l'américaine que cette histoire, et qui prouve que l'éducation trop libre des jeunes filles chez nos voisins amène parfois de singuliers résultats.

Pères et mères de famille, que ceci vous fasse ouvrir les yeux.

* *

Mlle Morosini, qui n'est pas précisément une enfant, puisque sainte Catherine a déjà posé une épingle dans sa chevelure dorée, jouissait d'une liberté illimitée, et elle en profitait pour aller où sa fantaisie la poussait, au parc, à la ville, partout, et c'est ainsi qu'elle entra un beau jour de printemps au restaurant Delmonico.

Le garçon de salle qui la servit était jeune, beau garçon, intelligent et même rusé comme un Allemand qu'il était.

Malgré la distance sociale qui séparait le *waiter* de la cliente, celle-ci daigna accorder à celui-là un regard qui ne fut pas perdu.

Il fut même recueilli avec soin par le jeune teuton, qui y vit de suite une mine à exploiter. Il raconta son histoire—un roman, une odyssée !

Lui, le déclassé, le proscrit, l'exilé, était fils de grande famille, il descendait de très nobles, très hauts et très puissants seigneurs qui avaient commandé à des milliers, de vassaux, des siècles durant. Mais les revers étaient venus, la pauvreté, puis la misère avait déchiré un à un les lambeaux d'une fortune princière, et voilà comment le noble fils des burgraves en était arrivé à servir de vils roturiers.

C'était navrant !... Elle fut navrée et revint souvent au Delmonico contempler ce chevalier qu'elle voyait dans ses rêves conduisant des chasses fantastiques, au son de joyeuses fanfares, dans les forêts sombres et sans fins de la vieille Germanie, puis rentrant au castel qui lui avait ses créneaux et ses tours dans les flots du Rhin...

* *

Et chaque fois il parlait... que put-il lui dire ? mystère ! Mais, peu de temps après, le garçon de salle devint cocher du millionnaire. Ce "ver de terre amoureux d'une étoile"—car il était amoureux—se rapprocha ainsi des sphères éthérées où brillait l'astre éblouissant auquel il avait donné son cœur.

Rapprochement dangereux.

Le papa finit par flâner quelque chose et envoya promener son automédon.

Peine inutile, l'étoile aimait le ver de terre.

Il y a huit jours, la jeune fille disparut, et bientôt, ô honte ! le financier apprit que les amants étaient bel et bien mariés, et que tous deux étant majeurs,

lui, l'archi-millionnaire, ne pouvait pas même se payer le plaisir de les faire arrêter.

Pas n'est besoin de dire que le jeune marié n'est pas plus noble que Colin Tinpon.

Jugez maintenant du bruit que cette aventure doit faire dans les salons de New-York.

D'un autre côté, tous les garçons de salle et tous les cochers sont persuadés que les plus riches héritières vont toutes tomber en extase devant leurs moustaches et leurs favoris.

Joli résultat, je le répète, de la trop grande liberté accordée aux jeunes filles et d'une éducation défectueuse.

* *

Si quelques américaines ont la tête un peu folle, il faut reconnaître que les citoyens des Etats-Unis sont des hommes d'affaires vraiment supérieurs.

En voici un exemple :

Les actionnaires américains d'une mine d'or, située dans le Vénézuela, s'apercevant que les affaires allaient mal, résolurent dernièrement de faire appel aux capitaux européens et de s'adresser aux Rothschild, de Paris, ces "rois des banquiers et banquiers des rois." Ceux-ci envoyèrent un ingénieur qui fit un rapport très défavorable.

L'affaire fut donc refusée par les capitalistes.

Mais tout ne finit pas là, car les Américains prirent l'expert à leur service et lui demandèrent de préciser les défauts de l'administration. C'est ce qu'il fit et, après avoir suivi ses conseils, les heureux actionnaires viennent de constater que leur mine rend le double de ce qu'elle rapportait.

Les Rothschild doivent se mordre les doigts de n'avoir pas su profiter d'une bonne aubaine, mais ceci peut servir à prouver que partout, au Canada surtout, les financiers devraient se laisser guider par de bons ingénieurs et des experts capables.

* *

Avez-vous jamais visité un asile d'aliénés ? Je ne sais rien de plus poignant que le spectacle de ces malheureux qui fixent sur vous des yeux hagards et toujours cherchant une idée, un rêve, un fantôme qu'ils ne peuvent atteindre.

On regarde avec épouvante ces êtres parfois très bien portants, frais, roses, calmes, parfaits enfin au physique, en pensant qu'il leur manque ce quelque chose d'impalpable qui se nomme la raison. Lampes parfaites au dehors, mais qui ne peuvent plus éclairer.

On se dit souvent que si on était obligé de vivre deux jours seulement au milieu de ces pauvres gens, on deviendrait fou soi-même.

Eh bien ! il se fait actuellement une enquête à Montréal dont les détails sont révoltants.

Une femme, Mme Lyman, est enfermée à l'asile de la Longue-Pointe depuis le mois de novembre 1882, et c'est au bout de deux ans qu'on vient dire tout à coup qu'elle n'a jamais été folle, et que c'est de la cruauté que de la détenir ainsi.

Plusieurs médecins ont déjà déclaré qu'elle jouit de toutes ses facultés, et qu'il est même pas étonnant qu'elle n'ait pas perdu la raison après avoir vécu ainsi longtemps au milieu de fous qui l'entourent.

On parle de tout un drame de famille, drame ténébreux et terrible ; mais, en pareille matière, il faut toucher tout cela du bout des doigts, et je me tais. Les tribunaux décideront.

Mais j'en reviens là : si cette femme n'est pas folle, les souffrances morales qu'elle a dû endurer sont insupportables à décrire et, si elle est victime d'un complot, on se demande quel châiment assez dût devrait être imposé aux coupables.

* *

" Voir Naples et mourir ! "

Voilà un dicton qui, aujourd'hui, fait passer un singulier frisson des pieds à la tête.

Naples, la ville étrange, à la baie sans rivale, l'Éden à côté du soubirail de l'enfer, du Vésuve qui gronde sans cesse, Naples dont les échos répétaient toujours les rires sonores des Lazarronis, Naples la joyeuse ; Naples est sombre, morne, abattue, le drapeau noir pend le long des hampes, sur le toit des hôpitaux ; on n'entend partout que des cris d'épouvante et des râles d'agonie ; un vent de mort passe sur Naples, Naples est empestée...

Le choléra est à Naples !

Les ravages de l'épidémie sont effrayants et dépassent tout ce que l'on a vu depuis longtemps. Il

y en a eu jusqu'à mille cas et quatre cents décès en une journée.

Le désarroi le plus complet règne partout ; les autorités ne savent que faire, et la populace a été même jusqu'à accuser l'archevêque d'être avec les médecins la cause de l'épouvantable fléau—l'archevêque qui, jour et nuit est au chevet des malades, et les médecins qui se multiplient pour donner leurs soins gratuits !

C'est le paroxysme de l'affollement !

* *

On devient cependant un peu plus calme depuis quelques jours ; la visite du roi Humbert a produit beaucoup d'effet et a contribué à relever le moral de la population.

Les napolitains, partisans des Bourbons, leurs anciens rois, comme vous le savez, n'ont pas ménagé les acclamations au roi qui, du reste, ne les a pas volées. L'archevêque l'a aussi vivement félicité à propos du courage qu'il a montré.

Du matin au soir dans les quartiers les plus pauvres, montant et descendant cinq cents escaliers par jour, s'asseyant près des cholériques, leur parlant, les touchant, et recommençant le lendemain. Voilà du vrai courage.

Parbleu, direz-vous, c'est un homme comme les autres, et il ne fait pas plus que nombre de pauvres diables qui n'ont pas le sou.

Permettez-moi de vous dire que je ne suis pas de votre avis, et que la position n'est pas la même du tout dans les deux cas.

Que vous et moi, qui sommes pauvres comme Job, exposions notre vie, que risquons-nous ? Notre peau, c'est vrai, mais en même temps nous évitons peut-être d'être malheureux pendant vingt ou trente ans encore ; car enfin la vie n'est pas tous les jours couleur de rose et—si on n'a ni femme, ni enfants, ni argent—on n'a pas grand chose à regretter en partant.

Au contraire, soyons riches, ayons un rang, une position élevée, croyez-vous que nous irons aussi volontiers au devant des coups ? Non, non, j'avoue franchement que si j'étais millionnaire, je tiendrais à jouir tranquillement de ma fortune bien longtemps et à m'endormir pour toujours le plus tard possible, et que si le choléra venait, je me sauverai avec mes écus.

Peut-être est-ce une erreur de ma part, et ne le ferai-je pas comme je le dis, mais enfin, c'est le raisonnement le plus naturel et le plus vrai.

Rien n'empêche cependant de faire du lyrisme et de combattre cette idée sans être convaincu.

C'est au pied du mur qu'on voit le maçon.

* *

Je vous disais dernièrement, en vous parlant de l'Exposition de Montréal, qu'on devait distribuer vingt-cinq mille piastres, et j'ajoutais que cet argent, mis entre les mains de M. le curé Labelle, serait bien mieux employé pour la colonisation.

Je ne croyais pas que les faits me donneraient raison d'une manière aussi évidente que je le constate aujourd'hui.

L'exposition a été un fiasco sur toute la ligne.

Peu d'exposants, infériorité des articles, et enfin déficit dans la caisse du comité.

Il ne faut pas s'en prendre aux secrétaires chargés de l'organisation, car M. Leclerc et Stevenson ont fait des efforts surhumains pour arriver à un résultat satisfaisant, mais leur zèle et leur travail n'ont pu vaincre l'indifférence du public.

Cette indifférence est toute naturelle, on se blase des meilleures choses du monde ; les expositions ont du bon, mais pas trop n'en faut, et on comprend parfaitement qu'on en arrive à attacher très peu d'importance à ces prix accordés tous les ans à foison et souvent à tort et à travers.

D'un autre côté, on conçoit qu'il est impossible de constater des progrès bien sérieux dans l'industrie d'année en année, et comme le public ne va aux expositions que pour s'instruire, le but qu'il se propose n'est pas atteint en organisant des expositions tous les ans.

Là est donc le vice, et, comme le disait dernièrement un journal anglais, il faut se convaincre enfin que pour éviter la banalité des ces expositions, il est nécessaire qu'elles soient plus rares.

C'est justement pour avoir eu ce mérite que l'exposition des sauvages de Caughnawaga a réussi parfaitement.